

# L'ÉCRIVAIN ET SON DOUBLE ANARCHISTE

ISABELLE RÜF

**Par la magie d'un feuilleton historique, Pablo Martín Sánchez comble les trous de la biographie de son homonyme, un anarchiste au destin obscur et tragique**

► Tout le monde l'a fait une fois ou l'autre: par ennui ou curiosité, on tape son identité sur internet. Pablo Martín Sánchez, qui cumule des noms très répandus, obtient des centaines d'occurrences. C'est cependant un homonyme caché qui attire son attention: son nom n'apparaît qu'en passant à propos d'un groupe d'anarchistes exécutés en 1924. Le jeune écrivain se met alors à enquêter sur celui qui aurait pu être son arrière-grand-père. Avec humour, il raconte sa quête – à l'état civil de Baracaldo, près de Bilbao en Pays basque, dans la presse de l'époque, dans les archives des tribunaux, dans les livres d'histoire. Il finit par rencontrer, dans son EMS, la nièce de celui «qui lui a volé son nom», une très vieille dame à la mémoire vive.

Le personnage commence à prendre vie. C'est celle d'un perdant de l'Histoire. Sa trajectoire à trous devient emblématique d'une époque. Elle prend la forme d'un ambitieux premier roman de 600 pages qui tient du feuilleton et de la chronique historique.

## COUP D'ÉTAT RATÉ

Le livre s'articule autour d'un coup de force malheureux: les 6 et 7 novembre 1924, une troupe d'anarchistes venus de France entre en Espagne dans l'intention de renverser la dictature de Primo de Rivera. Ils mettent le cap sur la ville de Vera de Bidasoa. C'est une déroute, les armes ne sont pas livrées à temps, les renforts n'arrivent pas. Cet échec est dû à une préparation hasardeuse, à des imprudences, des agents infiltrés, des trahisons et une communication désastreuse entre ceux du dedans et ceux qui s'agitent au-dehors. Deux gardes civils sont tués. Un procès éclair, entaché d'irrégularités, aboutit à la condamnation à mort du héros et de quelques compagnons. L'Espagne pratique alors le garrot – une technique atroce par strangulation qui persistera jusqu'aux années 1970 – et la description des exécutions est terrible.

La version officielle veut que Pablo Martín Sánchez ait échappé à ses geôliers au dernier moment et se soit précipité par une fenêtre, choisissant sa mort. Le procès suscite l'indignation de trois intellectuels respectés: Blasco Ibañez, Miguel de Unamuno et Ortega y Gasset. «Je me suis beaucoup inspiré d'un roman, un peu oublié, de Pio Baroja, *La Familia de Errotacho*», dit l'auteur, en tournée en France.

Ces deux jours de 1924 et les mois de préparation qui précèdent offrent la matière d'un des deux fils narratifs. Ses chapitres, numérotés en chiffres arabes, alternent avec la reconstitution de la brève vie du héros, en chiffres romains. Les deux fils convergent jusqu'à se rejoindre à la fin. Pablo Martín Sánchez naît en 1890 dans un des pays les plus pauvres d'Europe sur lequel règne une monarchie à bout de souffle sous la tutelle de l'Eglise. Le gouvernement est miné par la corruption, affaibli par les conflits coloniaux au Maroc. Cette partie du livre déploie une large documentation insérée dans une trame de feuilleton à la Dumas ou à la Eugène Sue, dans un grand luxe de détails et de coups de théâtre, sans qu'il soit possible de démentir l'invention de la chronique historique.

## COMMUNAUTÉ ABSTINENTE

Le héros conçoit un amour éternel et contrarié, un duel le laisse pour mort, il est impliqué un peu malgré lui dans une communauté anarchiste, végétarienne, abstinente et pacifiste. Son roman de formation croise les événements du siècle, depuis l'apparition à Madrid de l'invention des frères Lumière jusqu'aux bombes qui explosent à tout bout de champ à Barcelone. Jeune homme, Pablo Martín Sánchez connaît l'exil et la Fraternité des anarchistes – à New York, brièvement, puis en Argentine – avant de revenir à la vieille Europe et de se fixer à Paris où se réfugient de nombreux opposants espagnols. Quand éclate la Grande Guerre, il se fait engager comme journaliste pour la presse de son pays, et cet épisode, narré pour les Espagnols qui ne se sont pas engagés dans le conflit, est le moins intéressant pour un lecteur habitué à l'histoire de France.

Puis Pablo Martín Sánchez trouve du travail à Paris, dans une imprimerie anarchiste, la Fraternelle. Il fréquente les lieux de rencontre des révolutionnaires de tous les pays – ainsi le café de La Rotonde –, et c'est là que sa trajectoire rejoint l'autre fil du récit: la préparation de l'opération contre la dictature de Primo de Rivera.

Celui qui nous conte l'histoire de «cet anarchiste qui s'appelait comme lui»

Né en 1977, l'Espagnol Pablo Martín Sánchez a été athlète, comédien, puis chercheur, avant de devenir écrivain. (ISABELLE RODRIGUEZ)

«Nous renversons les tyrans/et toujours nous nous rebellons/ contre toute autorité!»

CHANSON RÉVOLUTIONNAIRE CITÉE DANS «L'ANARCHISTE QUI S'APPELAIT COMME MOI»



Bel R.

## MEILLEURES VENTES EN SUISSE

Librairie du Boulevard, Genève /  
Semaine du 20 au 25 septembre 2021

- 1 Reinventer l'amour  
Mona Chollet  
La Découverte
- 2 Polly  
Fabrice Melquiot  
et Isabelle Pralong  
La Joie de lire
- 3 Les Vies de Chevrolet  
Michel Layaz  
Zoé
- 4 Reconnaissances  
Catherine Satornoff  
Zoé
- 5 Apaiser nos tempêtes  
Jean Hegland  
Phebus
- 6 Une brève histoire de l'égalité  
Thomas Piketty  
Seuil
- 7 La Patience dans l'est  
Anne Brécart  
Zoé
- 8 Le Voyage dans l'est  
Christine Angot  
Flammariion
- 9 Sortir les chiens  
Isabelle Minière  
Éditions du Chemin de Fer
- 10 Midi à quatorze heures  
Lewis Tronheim  
L'Association

FUTUR ANTÉRIEUR

## L'ÉMANCIPATION DES AFGHANES EST-ELLE

GAUTHIER AMRUB

**En 1939, l'écrivaine suisse Annemarie Schwarzenbach saisissait des signes de l'émancipation des femmes en Afghanistan, et interrogeait les projections que l'Occident fait peser sur l'Orient**

► Les grands débats passent parfois par de petites anecdotes pour mieux se faire entendre. C'est ainsi qu'une polémique en sourdine accompagne depuis fin août l'évacuation en catastrophe de l'Afghanistan par les Occidentaux. Tout part d'un cliché pris à Kaboul en 1972 par une photographe suisse, Laurence Brun, partie faire un reportage sur ce pays au carrefour des routes d'Asie, qui a tou-

jours exercé une forte fascination à l'Ouest. La photo est séduisante, elle a cette patine qui fige un moment unique dans un temps désormais lointain et inaccessible. Sa puissance visuelle l'a rendue célèbre à juste titre. Elle ne montre pourtant rien qu'à priori de fort banal. On y voit trois jeunes femmes souriantes se promener, les cheveux au vent et la jupe courte, à travers une rue passante de Kaboul.

### MINIJUPES

Elles ont l'air heureuses et sans souci du futur, presque un brin provocatrices dans cette maîtrise ostensible de leur corps et de leur destin. L'instant pourrait avoir été pris dans n'importe quelle métropole occidentale de l'époque. Mais

«Il suffit d'avoir vu de près cette forme sournoise d'esclavage – qui transforme des créatures de Dieu en des individus maussades et apeurés – pour secouer comme un mauvais rêve son découragement et écouter à nouveau la voix de la raison, qui nous incite à croire aux valeurs simples d'une existence digne et humaine, et à les défendre»

(ANNEMARIE SCHWARZENBACH, «OÙ EST LA TERRE DES PROMESSES?»  
PAYOT & RIVAGES, 2002)

induit une complicité joueuse faite de clins d'œil au lecteur, teintée parfois d'ironie, de sympathie aussi. Ce roman constitue le premier volet d'une trilogie du «je» qui positionne l'auteur dans le monde qui l'entoure en donnant une réponse de fiction aux trois questions qui cernent l'identité d'un individu: le nom – Pablo Martín Sánchez; la date de naissance – le 18 mars 1977; le lieu – la ville de Reus, en Catalogne. Le premier volet compte 600 pages, le deuxième, *L'instant décisif* (La Contre Allée, 2017), qui couvre cette journée du 18 mars, 200.

Et le troisième, non encore traduit, «Journal d'une vieille tête de muît», est une «dystopie» de 400 pages qui se déroule dans la ville natale de l'auteur, Reus en Catalogne, en l'an 2066, alors que l'auteur est âgé de 89 ans. Cet épisode a été écrit en partie lors d'un séjour dans le «paradis» de la Fondation Jan Michalski à Montricher. Pour cette trilogie, Pablo Martín Sánchez, très fier d'être le «seul membre espagnol de l'Oulipo», s'est donné des contraintes sémantiques et structurelles qui ne se perçoivent pas mais lui donnent son architecture. Il s'en explique dans un français parfait, lui qui a fait sa thèse sur plusieurs membres de l'Oulipo – Perec, Calvino, Roubaud, Cortázar, Queneau –, et qui a traduit entre autres, *L'anomalie* d'Hervé Le Tellier. «Ma mère, professeure de français, m'a offert *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec, le livre qui m'a donné la pulsion littéraire.»

**UN VASTE TERRAIN VIERGE**

Né en 1977, deux ans après la mort de Franco, Pablo Martín Sánchez est un enfant de la transition. Il grandit dans l'euphorie des premiers temps de la démocratie, au sein d'une Espagne qui se réveille d'une dictature de quarante ans. «Pour les gens de la génération de mes parents, engagés à gauche, c'était un grand espoir. Mais tout a déraillé avec le déclin économique. L'héritage franquiste n'est pas du tout liquidé. Il est plus vivant que jamais.» Est-ce pour cela qu'entre tous ses homonymes jailliss d'Internet, le romancier a choisi cet anarchiste obscur? «Sans doute un peu, pour avoir été antimilitariste moi-même, avoir refusé le service militaire.

Mais il aurait pu être communiste ou fasciste: c'était surtout un vaste terrain vierge offert à l'imagination. Et puis, il y a des doutes quant à la version officielle de sa mort. Une autre hypothèse veut qu'il ait vécu encore longtemps après cet épisode, une photo semble en témoigner. Elle montre un couple avec un enfant derrière lesquels apparaît le dessin de la Vache qui rit, une publicité qui date d'après 1924. Il faudrait écrire encore un autre roman là-dessus!»



Genre | Roman  
Auteur | Pablo Martín Sánchez  
Titre | L'anarchiste qui s'appelait comme moi  
Traduction | De l'espagnol par Jean-Marie Saint-Luc  
Editions | Zulima et La Contre Allée  
Pages | 608

## DEUX AMOUREUX DE L'ART SE METTENT À TABLE

ANTOINE DUPLAN  
@duplantoine

**Dans «Pourquoi tu me regardes comme ça?», Paul Nizon et Frédéric Pajak boivent un verre en évoquant les mystères de la création littéraire, la puissance de la création picturale et l'art d'être orphelins**

La Fontaine en aurait peut-être tiré une fable dans laquelle deux oiseaux aux plumes acérées se rencontrent. Là, il s'agit juste d'une conversation entre deux amis, mais la morale est bien présente dans les paroles de ces commensaux qui, partageant une haute idée de l'art et des lettres, témoignent d'une exigence intellectuelle supérieure. Au premier jour du printemps, Frédéric Pajak se rend chez Paul Nizon pour une conversation à bâtons rompus. Le journaliste Amaury da Cunha est présent en qualité de témoin.

Né en 1955 à Suresnes, Frédéric Pajak fait des livres comme éditeur, auteur et dessinateur. Il a lancé une flopée de journaux et

publié de nombreux livres, d'essence biographique et autobiographique, dont son grand œuvre en neuf volumes: *Manifeste incertain*.

Né à Berne en 1929, Paul Nizon travaille comme critique d'art à la *Neue Zürcher Zeitung*. En publiant *Canto*, *Stolz* et maints autres ouvrages qui, empreints de tristesse, cherchent à donner un sens à la vie, il s'impose comme un des fondateurs de l'autofiction. En 1977, il s'établit à Paris. Aujourd'hui, il est Parisien «comme l'était Picasso qui parlait mal le français».

Autour d'une table sur laquelle on trouve des bouteilles de vin rouge et un tire-bouchon de fer forgé du XIXe siècle toujours actif quand les autres, plus modernes, plus design, sont cassés depuis belle lurette, les deux amis parlent longuement de Van Gogh, auquel Nizon a consacré sa thèse en histoire de l'art et Pajak le cinquième volume du *Manifeste*. Les deux orphelins invoquent la figure du père qu'ils ont perdu dans leur enfance et qui les hante encore («Le père mort est vraiment une pré-



Genre | Conversation  
Titre | Pourquoi tu me regardes comme ça?  
Conversation entre Paul Nizon et Frédéric Pajak, menée par Amaury da Cunha  
Editions | Noir sur Blanc  
Pages | 102

sence qui ne disparaît pas avec le temps») et les écrivains tutélaires, Robert Walser, Cesare Pavese, James Joyce, Nietzsche... Ils comparent leurs rituels d'écriture: Pajak aime écrire sur des tables de cuisine ou dans le brouhaha des bistrot; Nizon s'assied devant sa machine à écrire comme un pianiste devant son instrument...

Quelques fulgurances poétiques et philosophiques émaillent le dialogue: «J'ai besoin de voir des arbres réels pour dessiner des arbres imaginaires», concède Pajak; «L'écriture, pour moi, participe vraiment de la création du monde», estime Nizon. *Pourquoi tu me regardes comme ça?* ne fait qu'une centaine de pages. Il semble pourtant immense. Parce qu'en peu de mots, mais des mots intenses, des mots justes, les deux créateurs touchent à l'essence de l'art et de l'humanité.

Ce samedi 2 octobre à Fribourg, Frédéric Pajak rencontre Elisa Shua Dusapin (Théâtre Equilibre, 13h15) et verra une exposition de dessins inédits à l'encre de Chine (Galerie St-Hilaire, 32, rue des Alpes, 17h). Exposition jusqu'au 16 octobre.

## LES ÉMOTIONS D'UNE INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

ÉLÉONORE SULSER  
@eleonoresulser

**Dans «Klara et le soleil», l'écrivain britannique Kazuo Ishiguro, Prix Nobel de littérature 2017, installe un mystère autour de Klara, amie parfaite et robotique d'un enfant malade**

Kazuo Ishiguro invente des mondes qu'on croit reconnaître mais qui, en réalité, n'obéissent qu'aux règles mystérieuses qu'il leur assigne. Lui-même n'est peut-être pas beaucoup plus renseigné que le lecteur ou la lectrice qu'il emmène dans le brouillard à la découverte d'histoires secrètes, qui nous échappent et cependant, souvent, nous définissent.

Ainsi, en lisant *Le Géant enfoui* paru en 2015, on se croit au Moyen Age. Mais d'imperceptibles détails, d'infimes modifications, de légers glissements de la fiction finissent par dessiner les contours d'un univers bien moins certain qu'il n'y paraît au premier abord et qui ouvre, en fait, sur des

gouffres inexplorés. Cette étrangeté réjouit autant qu'elle trouble et rend d'autant plus précieuse la lecture des romans du Prix Nobel de littérature 2017.

Il en va de même dans *Klara et le soleil*. Tout procure d'abord une confortable impression de déjà-vu. Même si la narration s'installe dans le futur, la mise en scène de l'aventure de l'IAA qu'est Klara – une amie artificielle, autrement dit un robot ou une androïde qui est aussi la narratrice de cette histoire – réveille des souvenirs familiers de science-fiction.

**HÉROS DE SYNTHÈSE**

Klara, comme d'autres héros de synthèse avant elle, est aussi fine et observatrice qu'attachante. Dans la famille où elle s'installe, elle s'efforce de remplir auprès de l'enfant malade dont elle est IAA, son rôle à la perfection. Les humains autour d'elle affichent toutes les ambiguïtés des vivants face aux machines extraordinaires qu'ils sont parvenus à créer.



Genre | Roman  
Auteur | Kazuo Ishiguro  
Titre | Klara et le soleil  
Traduction | De l'anglais par Anne Rabinovitch  
Editions | Gallimard  
Pages | 384

Longtemps, l'histoire des rapports entre Klara, la jeune fille malade, son ami, sa mère et son entourage ainsi que l'exploration par Klara du monde qu'elle habite ces vivants semblent suivre le cours normal d'un roman d'anticipation. C'est dans le décor, dans les arrière-plans, dans des allusions en passant que se produisent les premiers déréglés. Et l'on saisit peu à peu que la société où se déroule le récit est traversée de tensions violentes, sourdes, qu'elle obéit à des règles qu'il s'agit de deviner, de comprendre à demi-mot pour autant que ce soit possible.

Là encore, Ishiguro creuse des gouffres, installe des tensions politiques et affectives, rend compte d'angoisses vitales, dont la plus profonde est sans doute, comme dans *Le Géant enfoui*, celle de la mort et de l'oubli. Et pourtant, encore une fois, le livre finit par déjouer le pessimisme qu'il met en scène. Il refuse de céder à la pente naturelle du récit pour entretenir et épaissir encore, sans le dissiper, le mystère qu'il a su installer.

## LLE UNE PROJECTION OCCIDENTALE?

en est justement à des milliers de kilomètres; et pourtant, pas de burqa à l'horizon, mais un tiercé de (quasi) minijupes. Le contraste avec l'Afghanistan d'aujourd'hui, sous la coupe des talibans, est total. Mais il est aussi muet, car la photo ne dit pas grand-chose de son contexte. Elle se prête ainsi à toutes les instrumentalisation, y compris contradictoires. On peut se donner bonne conscience, en pensant que les Occidentaux ont décidément bien fait de quitter un pays incapable de rester sur la voie d'un progrès qui n'est sans doute pas fait pour lui. Puisse-t-il donc trouver son équilibre dans le retour aux traditions.

l'immense majorité des Afghanes. Mais le démenti ne tombe-t-il pas à son tour dans le piège, en confortant un certain goût des Occidentaux pour l'altérité radicale des cultures lointaines, qui n'est parfois qu'un autre nom de l'exotisme d'autrefois?

**TRAQUER LES FANTÔMES**

Laurence Brun n'est pas la seule jeune femme partie de Suisse pour traquer les fantômes de l'Afghanistan, puisque deux illustres voyageuses l'ont précédée: Ella Mail-

lart et Annemarie Schwarzenbach, qui prirent la route ensemble en 1939. Des femmes là encore, dont le regard est forcément sensible aux femmes qu'elles croiseront. La première réaction d'Annemarie Schwarzenbach, c'est de se résigner: rencontrant un groupe de jeunes Afghanes de bonne famille en voie d'émancipation, pleines d'attentes et de curiosités sur le monde extérieur, elle se demande si la modernisation ne leur fera pas plus de tort que de bien dans une société qui reste immobile autour d'elles. Elle a le sentiment que l'occidentalisation en marche ne résoudra rien sur le fond.

Dans son désarroi perce aussi une certaine nostalgie face à un Afghanistan pris dans les filets

de progrès et dont certains voyageurs regrettent déjà l'authenticité envolée. Mais l'écrivain-reporter va revenir de son découragement grâce à deux visions concomitantes. D'abord celle d'une Française mariée en Afghanistan qui, en plus de porter le poids du «tchadri» (burqa), a intériorisé le joug qui pèse sur les femmes, au point de rendre ses traits, un instant dévoilés, inexpressifs et anonymes. En contraste complet avec elle, ces visages de jeunes écolières, aux yeux vifs et intelligents, que l'écrivain ne peut se résoudre à voir s'éteindre un jour derrière une grille de toile.

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

PUBLICITÉ

FESTIVAL  
LES NUITS DU MONDE  
(VIVRE DE MUSIQUE)

5 OCT  
AU 12 DÉC  
2021

Alhambra  
MEG  
AMR  
Genève

RE  
SOKRONS  
AU SPECTACLE

IMGROS  
TOUR-SANS-CULTURAL

INFORMATIONS ET BILLETTERIE  
WWW.ADEM.CH

ANDRÉ PRINGS IN VENUS  
SERVICE CULTUREL, MEGROS GENEVE  
STAND INFO BALEYER | KIOSQUE CULTUREL DE L'ONU

ADEM  
ASSOCIATION  
D'ETUDIANTS  
DE MUSIQUE